



ISSN : 2958-5805 (E)
2958-5813 (P)



N° 6 / Jan - 2026

Cahier De La Recherche Africaine

Revue pluridisciplinaire : Lettres, Arts et Sciences Humaines



Les horizons de la recherche en Afrique : Continuum

Revue indexée : Scientific Journal Impact Factor
(SJIF)



CAHIER DE LA RECHERCHE AFRICAINE
Revue Pluridisciplinaire
Lettres, Arts et Sciences Humaines

Université Omar Bongo

Année 4 / Numéro 6 / Janvier 2026
ISSN : 2958-5805 (E)
2958-5813 (P)

LES HORIZONS DE LA RECHERCHE EN
AFRIQUE : CONTINUUM



TOGETHER WE REACH THE GOAL

Revue indexée
Scientific Journal Impact Factor (SJIF)
<https://sjifactor.com/passport.php?id=23299>
Impact Factor : 5,338



MENTION LEGALE

La rédaction du *CRA* rappelle que les opinions exprimées dans les articles ou reproduites dans les analyses n'engagent que leurs auteur(e)s.

© Editions GNK Gabon 2026

gnkeditons.gab@gmail.com

ISSN : 2958-5805 (E) / 2958-5813 (P)

ISBN : 979-8-24155-548-9

Tous droits réservés pour tous les pays.

Toute modification interdite



Revue pluridisciplinaire : Lettres, Arts et Sciences Humaines

ISSN : 2958-5805 (E) / 2958-5813 (P)

Contacts

revue.cra@revue-cra.com

site : www.revue-cra.com

Bp. 17004, Université Omar Bongo, Libreville - Gabon

DIRECTEUR DE PUBLICATION

NDOMBI-SOW Gaël, Maître de Conférences, Université Omar Bongo

REDACTEUR EN CHEF

MAGNIMA-KAKASSA Arsène, Maître de Conférences, Université Omar Bongo

SECRETARIAT

KOMBILA YEBE MAKOUNDOU Jean Mariole, Université Omar Bongo

KOUMBA ALIHONOU Gwladys, Ecole Normale Supérieure de Libreville

MASSALA MBINDZOUKOU Marius, Université Omar Bongo

MESSA Guy Christian, Université Omar Bongo

MOUVONDO Epiphane, Université Omar Bongo

NGAMILOLO Loïc-Rodney, Université de Lorraine

TRESORIER

MILEBOU NDJAVE Kelly Marlène, Université Omar Bongo

COMITE SCIENTIFIQUE

- **DIENE Babou**, Professeur Titulaire (Littérature), Université Gaston Berger - Sénégal
- **FOTSING MANGOUA Robert**, Professeur Titulaire (Littérature), Université de Dschang - Cameroun
- **IDIATA Franck Daniel**, Professeur Titulaire (Linguistique), Université Omar Bongo - Gabon
- **LAMAH Daniel**, Professeur Titulaire (Géographie), Université de Kindia - Guinée
- **MADEBE Georice Berthin**, Directeur de Recherche (Sémiotique), Institut de Recherches en Sciences Humaines (IRSH) de Libreville - Gabon
- **MAMADOU DINDE Diallo**, Professeur Titulaire (Histoire), Université de Kankan - Guinée
- **MBONDOBARI Sylvère**, Professeur des Universités (Littérature), Université Bordeaux Montaigne - France
- **MENGUE M'OYE Alexis**, Professeur Titulaire (Histoire), Université Omar Bongo - Gabon
- **MONGUI Pierre-Claver**, Professeur Titulaire (Littérature), Université Omar Bongo - Gabon
- **N'GORAN David**, Professeur Titulaire (Littérature), Université Félix Houphouët-Boigny - Côte d'Ivoire
- **NZINZI Pierre**, Professeur Titulaire (Philosophie), Université Omar Bongo - Gabon



- **RENOMBO Steeve**, Professeur Titulaire (Littérature), Université Omar Bongo – Gabon
- **TONDA Joseph**, Professeur Titulaire (Sociologie/Anthropologie), Université Omar Bongo – Gabon
- **AKOMO ZOGHE S. Cyriaque**, Maître de Conférences (Civilisations hispano-africaines), Ecole Normale Supérieure de Libreville – Gabon
- **BIKOMA Florence**, Maître de Conférences (Anthropologie), Université Omar Bongo – Gabon
- **BISSIELO Gaël Samson**, Maître de Conférences (Linguistique appliquée), Université Omar Bongo – Gabon
- **KONAN Richmond Alain**, Maître de Conférences (Littérature), Université Félix Houphouët-Boigny – Côte d’Ivoire
- **MAGNIMA-KAKASSA Arsène**, Maître de Conférences (Littérature), Université Omar Bongo – Gabon
- **MAKITA-IKOUAYA Euloge**, Maître de Conférences (Géographie), Université Omar Bongo – Gabon
- **MAPANGOU Dacharly**, Maître de Conférences (Littérature), Université Omar Bongo – Gabon
- **MBOYI BONGO Serge**, Maître de Conférences (Histoire), Université Omar Bongo – Gabon
- **MEBIAME ZOMO Maixant**, Maître de Conférences (Anthropologie), Université Omar Bongo – Gabon
- **MOUNGUENGUI Fallas**, Maître de Conférences (Psychologie), Université Omar Bongo – Gabon
- **MOUSSOUNDA IBOUANGA Firmin**, Maître de Conférences (Linguistique), Université Omar Bongo – Gabon
- **MOUTANGO Fabrice Anicet**, Maître de Conférences (Histoire), Université Omar Bongo – Gabon
- **MVE EBANG Bruno**, Université Omar Bongo, Maître de Conférences (Science Politique), Université Omar Bongo – Gabon
- **NDOMBI-SOW Gaël**, Maître de Conférences (Littérature), Université Omar Bongo – Gabon
- **OBIANG NNANG Noël Christian-Bernard**, Maître de Conférences (Histoire), Université Omar Bongo – Gabon
- **OVONO EBE Mathurin**, Maître de Conférences (Littérature espagnole), Université Omar Bongo – Gabon
- **PAMBO PAMBO N’DIAYE Anges Gaël**, Maître de Conférences (Littérature anglaise), Université Omar Bongo – Gabon
- **SANDOUONO FAYA Moïse**, Maître de Conférences (Histoire), Université de Kindia – Guinée
- **SOUMAHO MAVIOGA Orphée Martial**, Maître de Conférences (Sociologie), Université Omar Bongo – Gabon



SOMMAIRE

Editorial	09
EFFETS LITTÉRAIRES ET COMMUNICATIONNELS	11
TABA ODOUNGA Didier (Université Omar Bongo – Gabon) La représentation de la ville et de la forêt dans « On a perdu Monsieur Paul » et « Un arbre en travers de la route » de Ludovic Obiang.....	13
REOUTAREM Sylvain (Université de N'Djamena – Tchad) NAINDOUBA Vincent (Ecole Normale Supérieure d'Abéché – Tchad) L'inconstance de la séduction et ses vices dans <i>Une relation dangereuse</i> de Douglas Kennedy.....	25
ZANG BIYOGHE Nadège (Université Omar Bongo – Gabon) Approche de l'anthropologie spirituelle de l'éducation du féminin intérieur dans <i>Les impatientes</i> de Jaili Amadou Amal et <i>Le journal de Pauline</i> de Calixthe Beyala : une lecture selon Annick De Souzaenelle.....	37
SOW Mouhamadou Moustapha (Université Gaston Berger de St-Louis – Sénégal) DIOP Ibrahima (Université Gaston Berger de St-Louis – Sénégal) NIANE Aliou Amadou (Université Gaston Berger de St-Louis – Sénégal) Les stratégies discursives dans les souvenirs d'enfance des afro-allemands : De la médiation identitaire à l'affirmation d'une appartenance multiple	49
KOBADA Gisèle (Université de Maroua – Cameroun) Les qualificatifs et possessifs dans la précision du langage : pour une description de la langue Depuri	69
NTSIMI OWONA Laurentine (Université de Yaoundé I – Cameroun) La persuasion à travers la polyphonie et la question rhétorique dans les proverbes	81
MADOULI Léa (Université de Ngaoundéré – Cameroun) BEBDIKA Jean (Université de Garoua – Cameroun) Mobile et motif des violences conjugales dans les faits divers du journal <i>Cameroon Tribune</i>	91
KEITA Sékoua (ISIC de Kountia – Guinée Conakry) Presse en ligne guinéenne : la pratique du copier-coller comme technique d'exercice de la profession.....	111
HUMANITES CLASSIQUES ET PERSPECTIVES MODERNES EN SCIENCES SOCIALES	129
MOUDJOURI M. Bienvenue (Université de Garoua – Cameroun) Les expatriés : un construit occidental-centriste de la mobilité Internationale.....	131
NZADIMANA Me-Christine (Université Omar Bongo – Gabon) Le maintien de la paix revisité : la minurcat, une mission singulière aux marges du modèle classique Onusien (2007-2010)	145



MEYE NDONG Serges (Université Omar Bongo – Gabon) L'accord-cadre de coopération de sécurité de l'espace transfrontalier Gabon (Kabala)-Congo (Assiéné) : enjeux, résultats et essai de prospective	163
BIGNOUMBA Guy-Serge (Université Omar Bongo – Gabon) NDONG BEKA II Poliny (Université Omar Bongo – Gabon) MIDIATA Stéran Ruvalet (Université Omar Bongo – Gabon) La Türkiye au Gabon : de la diplomatie à la conquête économique.....	177
MENGUE-M'ENGOUANG Darlane (Université Omar Bongo – Gabon) Enjeux des jeux olympiques entre paix voulue, développement durable vanté et violences suscitées (1894-2024)	193
WANE Abdoulaye (Université Paris 8 Vincennes – France) Le divorce dans les communautés d'immigrés peuls et soninkés mauritaniens en France : approche sociologique de la crise du mariage	209
BAKAYOKO Nonama Rockya (Université Alassane Ouattara – Côte d'Ivoire) Paludisme et ordre colonial en Côte d'Ivoire (1908-1930).....	221
MOUNTAPMBEME Jean Paul (Université de Dschang – Cameroun) La crise de l'engagement chrétien et la sécularisation dans les églises protestantes d'Afrique : le cas de l'Eglise Evangélique du Cameroun	241
BIVEGHE BI NDONG Wilfried (IRSH-CENAREST – Gabon) L'essor du télétravail au Gabon : entre opportunités numériques et recomposition sociale	253
KOMBA Gabrielle (Université Omar Bongo – Gabon) Suivi médical de la grossesse comme socialisation au modèle biomédical de la naissance au Gabon	271
EKANG MVE Arielle (IRSH-CENAREST – Gabon) Le confiage dans le contexte de l'infécondité au Gabon : contours et éléments de débat ...	287
SELLO MADOUNGOU (ép. NZE) Leticia Nathalie (Université Omar Bongo – Gabon) L'urgence de la formation des maraichers au Gabon : un levier d'amélioration des pratiques agricoles durables	303
NDEMBI NDEMBI Aimée Patricia (IRSH-CENAREST – Gabon) Entre culpabilité et résilience : parcours des femmes gabonaises après un avortement.....	321
KOUADIO N'GUESSAN Norbert (Ecole Normale Supérieure d'Abidjan– Côte d'Ivoire) Motivation des apprenants à l'expression orale dans l'apprentissage de l'allemand, langue étrangère	335
YANGA NGARY Bertin (Université Omar Bongo – Gabon) La production des savoirs territorialisés : brève revue et considérations provisoires	353
BALDE Moctarou (Université Cheikh Anta Diop – Sénégal) De la rhétorique sophistique à la logique comme science avec Aristote	367



EFFETS LITTERAIRES ET COMMUNICATIONNELS

LA REPRÉSENTATION DE LA VILLE ET DE LA FORÊT DANS « ON A PERDU MONSIEUR PAUL » ET « UN ARBRE EN TRAVERS DE LA ROUTE » DE LUDOVIC OBIANG

Didier TABA ODOUNGA

Université Omar Bongo

odjouanie@yahoo.fr

Résumé : L'article a pour objectif de voir comment Ludovic Obiang aborde à travers deux de ses nouvelles, « On a perdu Monsieur Paul » publié dans le recueil collectif... et « Un arbre en travers de la route » publié dans *Les écritures gabonaises, histoire, thèmes et langues, le genre novelliste et les formes brèves* (2020), des problématiques liées à l'environnement politique, social et économique d'un espace africain postcolonial. L'article montre, dans une première inflexion, que la ville imaginée par le narrateur est soumise aux différentes oppositions qui structurent la cité entre des classes sociales aux antipodes les unes des autres. La ville, à travers ses carences, devient le symbole de ses écarts. En revanche, s'agissant du deuxième moment de l'article, il appert que l'univers sylvestre apparaît comme l'ultime rempart contre une évolution sociohistorique qui ne tient pas compte des axiologies locales.

Mots-clés : Ville ; Forêt ; Postcolonial ; Représentation ; Imagologie

Abstract : The article aims to see how Ludovic Obiang addresses, through two of his short stories, "we lost Monsieur Paul" and "A tree across the road", issues linked to the political, social and economic environment of a postcolonial African space. The article shows in a first inflection that the city imagined by the narrator is subject to the different oppositions which structure the city between social classes at odds with each other. The city, through its deficiencies, becomes the symbol of its differences. On the other hand, regarding the second moment of the article, it appears that the sylvan universe appears to be the ultimate bulwark against a sociohistorical evolution which does not take into account local axiologies.

Keywords: City; Forest; Postcolonial; Representation; Imagology

Introduction

Selon la perspective marxiste, notamment initiée par Lukàcs (1968) et Goldmann (1964), l'écrivain est un sujet qui a toujours eu pour principale fonction celle d'explorer le monde et ses contradictions afin d'attirer le regard de la communauté sur les problèmes inhérents à un espace géographique et politique donné. En s'appuyant sur les scories que charrie l'univers référentiel, il construit un autre univers de sens avec la volonté de dire sa part du monde. Celui-ci jouant comme un effet de miroir sur la société historique. Ce rôle de témoin de l'histoire est parfaitement assumé par Ludovic Obiang, depuis maintenant de nombreuses années au sein de la littérature gabonaise. Sensible aux problématiques liées à l'environnement urbain et sylvestre, l'auteur n'hésite pas à mettre en exergue les nouvelles réalités inhérentes à une



transformation non seulement du paysage urbain, mais également des rapports de l'homme africain avec la matérialité sylvestre.

Aussi, notre hypothèse de départ est que Ludovic Obiang, dans « On a perdu Monsieur Paul »¹ et « Un arbre en travers de la route »², expose de manière radicale, les écarts socio-historiques intervenus dans un espace africain postcolonial dont les axiologies ont été brisées par la rencontre avec la civilisation occidentale. Il existe comme une fêlure entre l'espace africain médiatisé par l'imaginaire de l'écrivain et le cadre de référence vécu par le sujet historique. La ville et la forêt sont, de ce point de vue, deux univers à partir desquels l'auteur examine cette tension permanente entre les deux topographies et ce qu'elles induisent comme avatars dans les rapports hommes-espace. Notre réflexion s'inscrit dans le sillage de celles qui ont déjà été menées par les critiques gabonais tels que Frédéric Mambenga, Sylvère Mbondobari ou encore Fabiola Obame. Travaux sur lesquels nous reviendrons au cours de cette discussion.

C'est pourquoi, les questions ici posées sont celles de savoir comment sont représentées la ville et la forêt dans les deux récits du nouvelliste. De quelle valeur esthétique sont-elles pourvues ? Comment fonctionnent ces deux concepts ? Pour faire réponse à toutes ces interrogations, à travers une approche sociocritique inspirée par Pierre Zima (1985), nous examinerons d'abord, dans une première inflexion, l'espace urbain avant d'examiner le milieu sylvestre.

1. La ville : un univers dichotomique

La nouvelle « On a perdu Monsieur Paul », médiatise l'histoire d'un personnage appelé Paul Engueng. Un matin, il sort de chez lui afin de vaquer à ses occupations et, malheureusement, ne revient pas le soir. Sa famille et les proches vont dans toute la ville le rechercher. Le récit va graviter ainsi autour de ces investigations « pour se prolonger en un véritable périple à travers le tout-Libreville » comme le laisse entendre Renombo (2011 : 88). Cette recherche est pour le narrateur intradiégétique, le prétexte à une exploration minutieuse des entrailles d'une ville postcoloniale complètement désarticulée par les politiques d'urbanisation publique impensées. Pour le dire avec Ada Nzoughé épse Obounou (2021 : 47), « Libreville la capitale [...] se caractérise comme les autres capitales et grandes villes d'Afrique noire par le dualisme de la configuration spatiale où les quartiers riches et aménagés côtoient les quartiers populaires et sous-intégrés inaccessibles, enclavés et sous-équipés ». La vision matinale qu'a

¹ Le marquage référentiel à cette nouvelle sera désormais OMP, suivi du numéro de la page.

² Le marquage référentiel à celle nouvelle sera désormais UAR, suivi du numéro de la page.

le lecteur de cette topographie librevilloise problématique est de prime abord, l'univers insalubre et glauque dans lequel évoluent les personnages des zones défavorisés :

Il n'était rentré ni à midi ni le soir à l'heure où, [...], les habitants des quartiers populaires prenaient d'assaut les taxi-bus ou clandos pour rejoindre leurs matitis, ces agglomérats d'habitations diverses, où se côtoient les villas résidentielles, les maisons « en dur » inachevées – rêve d'une grandeur inaccessible – et les huttes les plus sordides, faites de matériaux dits de fortune par une étrange ironie de la langue : tôles rouillées par les ans et les intempéries, planches vermoulues, fûts de gasoil, pneus de voiture ou parpaing que l'on disposait sur les toits pour les empêcher de s'envoler. Protection dérisoire face aux pluies diluviennes qui s'abattaient régulièrement et faisaient ressembler nos quartiers à des atolls sinistrés. (OMP : 53)

Cet extrait plonge le lecteur dans une topographie tumultueuse où le sordide le dispute à l'éclat. Nous sommes en face d'un locus ambivalent alliant des réalités antagonistes. En effet, les groupes de lexèmes « villes résidentielles » s'opposent aux « quartiers populaires ». La description misérabiliste de Libreville à travers cette séquence renvoie bien à un milieu dénaturé par la pauvreté des individus qui y habitent. L'emploi surabondant des substantifs à connotation négative comme « huttes », « agglomérats », « matitis » ; les adjectifs péjoratifs tels que « sordides », « vermoulus », sans oublier le groupe de mots « atolls sinistrés », renvoient vraisemblablement au champ lexical de la décrépitude. Pour Ngawandji (2013 : 175), parlant de la réalité « matitique » librevilloise, « d'une façon générale, les quartiers sous-intégrés prédominent et donnent l'image d'une ville qui s'est développée en marge des normes urbanistiques et sans l'aide des autorités ».

L'écosystème urbain indexé ici par le nouvelliste pose la problématique des écarts sociaux dans une cité faite de contrastes, de strates sociales et de hiérarchisation. Le « matiti » représente la plaie sociale par excellence parce qu'il met en relief l'échec des politiques publiques d'urbanisation. C'est pourquoi, ainsi que le souligne Taba Odounga (2023 : 154), « la ville avec ses artères disloquées, détruites ou béantes est la métonymisation d'une situation sociale catastrophique ». Une telle image de la cité ne peut que produire chez les personnages des envies de quitter, de s'extraire de la misère ambiante en allant chercher dans des espaces qu'ils espèrent plus accommodants, une existence plus conforme à leurs rêves d'épanouissement.

La cité librevilloise figurée dans la nouvelle de Ludovic Obiang, par sa dimension analogique et métonymique, renvoie sans cesse aux représentations sociales d'un cadre entièrement voué aux écarts politiques et sociaux. À la recherche de monsieur Paul, ses voisins et connaissances formulent différentes



hypothèses. Celles-ci sont narrativement le prétexte à une version de la ville idéologiquement marquée par les postures des personnages :

Monsieur Paul ne pouvait pas être mort [...] la liste des itinéraires qu'il avait pu prendre et des endroits où il pourrait se trouver à cette heure était aussi longue qu'étaient indénombrables les recoins et les replis de cette ville labyrinthique qui grossissait un peu plus chaque seconde des boursouffles de son propre limon. Il ne pouvait être dans une de ces luxueuses propriétés qui ornaient le bord de mer -nommé aussi « boulevard de l'indépendance » -, mais on préférerait à ces désignations officielles, l'appellation courante tirée du bon sens populaire, lequel fonctionne par analogie, métonymie, etc., [...], repère absolu dans cette ville, qui ignorait tout de la numérotation. Ces propriétés appartenaient à des blancs ou à des Mamadous qui étaient excessivement jaloux de leurs bases intimes, au point même de nous priver de leur simple vue en élevant dès le trottoir de véritables murailles de béton qui confisquaient l'étalement des plages et le balancement des cocotiers. (OMP : 57-58)

L'imagologie à l'œuvre dans cette représentation de la ville est celle de la dichotomie idéologique à travers la géographie urbaine et les positionnements des personnages. Ville capharnaüm, Libreville est dépeinte dans ses difformités les plus abjectes, « ses pesanteurs corrosives et ses manquements », pour le dire avec Manfoumbi-Mvé (2020 : 92). Cette césure se matérialise à travers le mode de vie des différents protagonistes.

Aux topographies urbaines insalubres, s'opposent celles des quartiers favorisés. La différence de classe sociale se fait également à travers la dénomination des espaces publics, « désignation officielle » qui s'oppose au « bon sens populaire ». Il existe comme un malaise entre les deux communautés qui, au lieu de cohabiter en toute harmonie, sont plutôt soumises au diktat de la classe. Les uns veulent pour eux garder leurs privilèges, tandis que les autres souhaitent accéder à une vie plus harmonieuse, débarrassée de toutes les scories quotidiennes. La vision du fort contre le faible, déclinée par cette réalité textuelle dans laquelle les lieux publics deviennent des cadres privés par la seule volonté du « Mamadou », c'est-à-dire le nanti, expose bien les relations conflictuelles à l'œuvre dans une cité déséquilibrée par une politique d'urbanisation défailante. La mort, comme les disparitions endémiques des individus à proximité de ces plages privées, participent également de la violence dans une ville devenue un mouvoir au travers des crimes rituels dont Minko Mve (2007 : 105) nous dit que : « le sang est le principal ingrédient entrant dans la composition des crimes rituels, de sorte que les criminels en ont besoin en grandes quantités pour divers besoins ». Au fond, par rapport à la ville décrite par le narrateur, l'idée qui subodore est que les pouvoirs africains postindépendance n'ont pas su gérer, administrer, voire réinventer qualitativement leur territoire après le départ officiel des colons. Le quartier

devient à partir de ce moment le baromètre sur lequel se fonde toute distinction entre ceux qui ont réussi socialement et ceux qui n'ont pu obtenir le mieux-être en arrivant dans la cité. Habiter le matiti, c'est donc courir le risque d'être oublié par les vôtres, d'être mis au rebut par ceux de la classe aisée :

Pour s'excuser de ne pas me fréquenter, un ami des quartiers plus huppés m'avait dit : « j'hésite toujours à te rendre visite, parce que pour arriver chez toi, il faut traverser les salons des gens, contourner des WC, côtoyer des chambres ouvertes ou même les douches entrebâillées. » Il disait ça comme si ça avait été une fierté pour nous, comme si nous avions eu la possibilité de choisir, alors que nous avions dû prendre ce qui nous restait, le peu que Libreville nous cédait et nous payions au prix fort, celui de notre naissance et de notre dignité. (OMP : 54)

Cette citation met en avant un élément important du biotope, lequel profite de la faillite de l'État en ce qui concerne l'urbanisation, à savoir les « les marchands de sommeil ». La césure apparaît assez nettement dans les rapports interurbains entre des personnages qui résident pourtant dans le même biotope. La dysphorie se lit et se traduit par la « sensation de malaise ressentie par les protagonistes dans leur cité matricielle de Libreville », ainsi que le souligne fort, à propos, Manfoumbi-Mvé (2022 : 86). Ainsi, il est possible de vivre dans le même espace et appartenir à des univers différents. La chute du propos du narrateur montre, dans tous les cas, que le misérabilisme social est vécu par certains protagonistes comme une fatalité, un destin non voulu, en donnant l'impression très forte que l'univers urbain participe également à la violence contre l'humain. Comme dans un *road movie*, la recherche effrénée de Paul par ses amis devient le prétexte à une re-connaissance d'une ville contrastée oscillant entre les « bas-fonds populaires » et les « beaux-quartiers ». Le narrateur intradiégétique comme celui de Jean Divassa Nyama dans *Le roi de Libreville* (2011), explore les profondeurs d'un locus ambivalent : positif versus négatif. En effet, à travers les décharges à ciel ouvert qui « grandissaient comme des champignons et se multipliaient à la manière des fleurs » (p. 84), la pollution (visuelle et olfactive) conduit aussi à la perte des sens et aux pathologies les plus robustes. Et pour davantage déshumaniser l'individu, seuls ceux et celles qui ont perdu la raison s'y habituent. La ville rend fou et le texte le souligne précisément de manière claire : « ils étaient "lâchés", les fous, depuis que l'hôpital psychiatrique de Melen avait jeté l'éponge, l'État ayant supprimé toute dotation pour se concentrer sur ses priorités » (OMP : 85). Cette ironie signifie simplement que le pouvoir ne s'intéresse guère au sort de ses citoyens. L'image du fou dans la cité est la preuve que « le topos de la ville moderne comme lieu de perte par excellence prend toute son ampleur dans cette représentation » (Mbondobari, 2005 : 50). Le Libreville figuré dans la nouvelle de Ludovic Obiang est un univers interlope et entropique. A vrai dire, le texte du nouvelliste



gabonais, de manière symétrique, renvoie à ce que proposait déjà Eza Boto dans *Ville Cruelle* (1954) qui met en avant Tanda-Sud réservé à l'administration coloniale (les nantis), par opposition à Tanga-Nord espace exclusivement destiné aux indigènes. La géographie non symétrique des grandes métropoles africaines postcoloniales a été héritée des sociétés coloniales. C'est pourquoi, pour retrouver leur plénitude et se régénérer, les personnages de Ludovic Obiang éprouvent sans cesse le besoin de repartir vers la nature en vue d'un ressourcement substantiel à leur croissance comme à leur être au monde.

2. La forêt comme locus de régénérescence

« Un arbre en travers de la route » relate l'histoire de Paul Nguema Toung, animateur dans une radio panafricaine, dont le frère ingénieur en travaux publics est tombé dans une sorte d'hébétude à cause du chantier routier sur lequel il travaille. D'un côté, le gouvernement tient à faire passer la route par tous les moyens possibles et de l'autre, des populations locales s'opposent à cette initiative. En effet, selon celles-ci, le projet routier va détruire la forêt qui est le sanctuaire de leurs ancêtres. S'ensuit une violente querelle entre les tenants du progrès et les partisans de la préservation de la nature :

La société Colas avait été désignée pour rénover la route et lui donner une allure plus en rapport avec la réputation du petit émirat équatorial qu'avait notre pays. Mais dans une région de la forêt profonde, les vérités ont autant de peine à filtrer que les rayons du soleil [...]. Malgré ses biens fondés économiques et culturels, la route s'était mise à dos des ennemis irréductibles qui n'entendaient pas céder sans combattre. (UAR : 282)

L'extrait du texte ci-dessous nous révèle la nature profonde des antagonismes qui existent entre les politiques et le peuple représenté ici par les populations rurales. Le narrateur laisse entendre que les discours tenus par le gouvernement ne sont pas suivis d'effets probants à l'endroit de la communauté qui en est, au fond, la légitime bénéficiaire. Le double discours des décideurs n'a pour principale préoccupation que les intérêts individuels. La critique du narrateur est explicite de ce point de vue. Le pays figuré ici est un « petit émirat ». Cependant, le développement et la satisfaction des citoyens ne suivent pas toujours. Pour les habitants de la région concernée par la construction de cette route du Gabon, rien ne peut se faire sans l'aval des ancêtres. Or, il s'agit de bâtir quoi qu'il en coûte, la route du développement dans l'entendement des autorités.

La nouvelle s'ouvre ainsi sur un débat entre les autorités à travers l'entreprise désignée et les villageois. La pierre d'achoppement se noue au niveau de la déforestation inhérente à ce type d'entreprise. Il s'agit pour les

populations autochtones de faire entendre leur voix auprès du « gouvernement » dont les intérêts sont essentiellement économiques. La nature telle qu'elle est représentée dans la nouvelle, apparaît comme un personnage susceptible de mettre à défaut le projet politique du pouvoir. En effet, celle-ci génère une force insoupçonnée :

Il fallait que le pays avance, progresse si l'on voulait rivaliser avec les autres [...] pourtant, quelquefois, la « force » de la loi et même la puissance des machines ne suffisait pas, un grain de sable pouvait tout enrayer et la route s'embourber en plein cœur de la forêt sans que l'on en comprenne les raisons. Pourquoi tant de puissance s'enrayait-elle face à un adversaire apparemment si vulnérable ? Les machines avachies et ignorantes du mal qui les dévorent, se détraquent et s'enlisent. La forêt se referme bientôt sur les envahisseurs, la terre les engloutit comme sous un éboulement. (UAR : 282)

La lutte entre la tendance progressiste et la tendance traditionnelle est mise en exergue comme par une gamme significative de lexèmes ayant partie liée aux réalités textuelles. Le pouvoir a la « force », « de la loi » et « la puissance des machines » pour imposer son point de vue. Pourtant, il n'en est rien. La forêt est visiblement dotée d'une capacité de résilience qui la met hors de portée des machines. La forêt décrite par la nouvelle renvoie à une entité vivante dans laquelle se meuvent de manière continue de nombreux êtres qui participent à la symétrie et à la cohésion de la nature. Les machines de l'entreprise veulent détruire tout un écosystème, dans lequel, on retrouve des animaux et des oiseaux de toute variété, des insectes qui contribuent à la biodiversité. Elle permet aux autochtones de vivre grâce aux cultures champêtres, et produit une alimentation saine et variée.

Au-delà de son rôle de grenier et d'espace pharmacologique à travers notamment la pharmacopée, la forêt textuelle représente une sorte de temple des savoirs ésotériques ancestraux. Cette dimension plurielle est très bien perçue par l'anthropologue gabonais Kialo (2013 : 276), pour qui, « loin d'être exclusivement réduite à "un ensemble d'arbres", la forêt est un écosystème complet, composé de réalités variées animées et inanimées qui mutuellement s'influencent et enrichissent cette totalité intégrée des particularités ». Et ce sont fort opportunément ces différentes « réalités variées » qui sont à l'origine du drame vécu par l'ingénieur en chef du chantier de la route. La forêt n'est pas qu'un simple ornement de la nature ; elle vit, respire et s'épanouit également. Son rôle est d'être régulateur de vie. Dans la nouvelle, les autorités feignent de l'ignorer ou alors n'en prennent pas suffisamment conscience. La métaphore qui stipule que la forêt se referme sur les engins signifie qu'elle est capable de détruire ceux qui la mettent en danger à travers des actes d'éco-laideur, pour reprendre le concept du critique gabonais Mounzeo dans sa thèse qui a pour titre *De l'éco-laideur dans les romans d'Irène Frain et Jean-Christophe Ruphin* (2023). Car c'est parce qu'il y a destruction de l'environnement que la nature se protège. La



réponse à l'agression dont elle est l'objet se fait par l'intermédiaire de la notion de folie. Les autorités politiques locales, en rejetant tout dialogue avec les anciens à propos du tracé de la route, ont conduit à cette situation de blocage. Malgré les tentatives de corruption des populations, celles-ci sont restées fermes sur leur position. Le basculement de l'ingénieur en chef des travaux dans l'irrationnel apparaît donc comme le résultat d'une obstination catastrophique du pouvoir :

Les entêtés avaient persisté : la route ne passera pas. Dieu lui-même descendrait qu'il n'obtiendrait rien de la communauté. [...] Ils en avaient marre d'attendre, ils en avaient marre de soupirer après un bonheur aussi lointain [...]. Ils voulaient repartir à leur ordre ancien celui de la forêt vierge, Matrice de la vie. Ils voulaient que la forêt reprenne ses droits. Qu'elle engloutisse la route, qu'elle absorbe toutes traces du monde blanc et que les anciens sanctuaires soient rebâti. C'était cela ou rien. Et puisque les blancs insistaient, alors, ils allaient voir. On allait leur montrer. (UAR : 285-286)

Dans cet extrait, le narrateur met en avant deux choses. La première consiste à montrer que le discours démagogique des politiques n'a plus d'emprise sur les populations. Celles-ci sont déterminées à ne pas céder au logo qui les garde captives de leurs conditions sociales. Cette détermination se traduit esthétiquement par un usage des verbes et d'adjectifs renvoyant au rejet de la parole politique devenue peu crédible aux yeux de la communauté. En effet, des verbes tels que « descendre », « obtenir », « attendre », « soupirer », de même que les adjectifs « vierge » ou « ancien » renseignent sur le degré de détermination des communautés rurales dans la préservation de leur patrimoine sylvestre. Le deuxième mouvement que véhicule cette citation est qu'elle met en exergue, de façon radicale, le retour aux sources ancestrales. Pour le Gabonais, revenir à l'ordre primordial, c'est respecter l'essence de la forêt : celle par qui et autour de laquelle se construit toute vie. La forêt est, dans la conscience autochtone, l'incarnation de l'existence. Être en harmonie avec elle, c'est avoir la possibilité de s'épanouir. La chute de l'extrait sonne comme une mise en garde pour quiconque désobéit aux lois sylvestres. L'ingénieur, en tant que paragon de la brutalité de l'univers moderne, devient fou parce que ses machines ont violé une géographie sacrée. L'entreprise a profané de manière barbare les « sanctuaires », des lieux de vénération chargés symboliquement d'une fonction spirituelle et culturelle.

La forêt a trop souffert de la prédation de l'homme, de son appétence pour l'accumulation de la valeur marchande au détriment de la valeur d'usage. Ici s'oppose deux visions antagonistes de l'aire sylvatique : la forêt du blanc soumise au profit, donc au capitalisme, contre celle de l'africain soumise quant à elle, au culte des ancêtres. En prônant un retour aux sources pour l'africain,

l'auteur Ludovic Obiang se positionne dans la droite ligne de ce que dit Mambenga lorsqu'il affirme à propos de la forêt (2009 : 129) que « l'imagologie sylvatique dans les discours littéraires gabonais doit sa permanence à la densité symbolique de l'espace forestier auquel il se réfère ».

Dans la nouvelle, les esprits de la forêt rejettent le modernisme occidental et militent pour un retour à l'ordre ancien. La transgression des colons conduit à la folie et à la mort. C'est pourquoi, pour sortir de l'impasse dans laquelle elles sont engluées, à travers la folie et la mort, les autorités gouvernementales sont contraintes de composer avec les forces invisibles qui peuplent la forêt de tous ses mystères. La pathologie dont souffre l'ingénieur est justement une des manifestations de la radicalité sylvestre face à l'inconscience des modernes. Dans ce texte, l'écrivain montre que les forces invisibles et les puissances forestières sont au service des communautés rurales. De tout temps, elles les ont nourries ; d'ailleurs, celles-ci se sont abreuvées à leur source et ont pu appréhender le monde grâce au savoir inculqué par la forêt. C'est pourquoi, « cette nature qui représente le réceptacle de la vie, le point d'accomplissement de l'homme dans son rapport aux autres, est ainsi soumise à un ensemble de codes censés façonner ce même individu dans sa quête d'équilibre existentiel » (Taba Odounga, 2016 : 7). Aussi, la réalité alternative dans laquelle bascule le personnage de Paul Nguema Toung et son frère venu le guérir et le sauver de la mort peut être, de notre point de vue, considérée comme la phase ultime où l'homme et la nature fusionnent en une seule et même entité, habitée par tous les savoirs du monde.

En effet, comme chez Okoumba Nkoghe (2014) avec sa nouvelle « Mourime », Ludovic Obiang donne à voir au lecteur la nécessité de préserver la nature, en s'appuyant sur la mythologie forestière. Cette affirmation rejoint également la position de Obame (2019 : 83) qui stipule que :

Quoi qu'il en soit, le rapport d'Obiang à la nature est fort. La place accordée à l'environnement naturel montre non seulement son attachement à la terre mais aussi la conscience écologique qui traverse ses récits. [...] Ses récits, dans cette perspective, invitent à connaître l'espace forestier, non pas seulement comme un lieu de passage, mais comme un lieu de connaissance de soi et de savoir sur le monde.

Par ailleurs, La dimension fantastique introduite par le récit à travers la métamorphose du narrateur en jeune arbre, dévoile les nombreuses possibilités qui existent afin que l'homme et la nature se confondent et ne forment plus qu'une même entité spirituelle. La chute du récit sur la réappropriation de la terre par l'irruption soudaine et nocturne d'une nouvelle forêt achève de



convaincre le lecteur sur la nécessité de préserver, protéger et prendre soin d'une nature soumise à l'entropie de l'homme.

Conclusion

En initiant cette réflexion, nous nous proposons d'examiner comment Ludovic Obiang figure les deux espaces que sont la ville et la forêt dans les deux nouvelles à l'étude. Il appert que le nouvelliste est parfaitement conscient des problématiques actuelles liées à l'évolution des espaces africains postcoloniaux. Par rapport aux cadres urbains, la réalité textuelle du Libreville imaginée renvoie à un espace chaotique dans lequel les personnages subissent la fracture sociale. Ludovic Obiang porte un regard critique sur l'état des cités modernes africaines engluées dans des contradictions liées à la gestion chaotique de l'espace. « On a perdu Monsieur Paul » dresse un réquisitoire sans concession sur la vulnérabilité d'une cité qui n'a pas su mettre au diapason les normes sociales et politiques permettant aux membres d'une même communauté de vivre en harmonie. Les notions d'injustice, de précarité sociale, de pouvoir politique, de corruption, etc., décrites par cette nouvelle, sont comme une métonymisation de la réalité historique dans laquelle vivent les individus.

Par ailleurs, on décèle également chez l'auteur la volonté d'un retour à l'ordre primordial avec le respect des territoires archaïques à travers la réappropriation des axiologies endogènes face au brutalisme occidental. Préserver les écosystèmes, le biotope, c'est mettre en exergue le lien qui unit l'espace sylvatique à l'homme africain. Cette relation organique est d'autant plus étroite qu'elle évite toutes sortes de dérives inhérentes à la frénésie du modernisme. Car, comme le laisse entendre Renombo (2013 : 115), « c'est dans l'espace floral qu'il faut trouver comme une alternative à la culture décadente, comme une possibilité de rédemption de l'humain qui, s'étant déconnecté de la nature et de ses principes se retrouvent « hors-sol », sans racine. Il faut donc opposer à la barbarie de notre modernité perverse la nature comme enfance du monde et motif incorruptible ».

Bibliographie

- ADA NZOUGHE épouse OBOUNOU Corinne, (2021), « La gestion des déchets solides à Libreville : état des lieux et perspective », Rano Michel NGUEMA et Jean Claude NDONG MBA (dir.), *De la ville non pensée à la ville pensée, réflexions et critiques géographiques sur Libreville*, Paris, L'Harmattan, pp. 45-66.
- DIVASSA NYAMA Jean, (2011), *Le roi de Libreville*, Bertoua, Ndzé.
- EZA BOTO, (1954), *Ville Cruelle*, Paris, Présence Africaine.

- KIALO Paulin, (2013), « Ekouk, un ancien chantier forestier de la « Région de Libreville » : entre dynamique de peuplement et politique de reboisement », F. ALLOGHO NKOGHÉ (dir.), *Libreville, la ville et sa région, 50 après Guy Lasserre. Enjeux et perspective d'une ville en mutation*, Paris, Éditions connaissances et savoirs, pp. 271-291.
- MAMBENGA-YLAGOU Frédéric, (2009), « Les représentations anthropologiques de la forêt dans la littérature gabonaise », S. RENOMBO et S. MBONDOBARI, *Créations littéraires et artistiques au Gabon. Les savoirs à l'œuvre*, Libreville, Éditions Raponda, pp. 107-131.
- MANFOUMBI-MVÉ Achille F., (2020), « Libreville réelle, cadre fictionnel obsédant de la production novelliste gabonaise actuelle », Judicaël GNANGUI et al. (dir.), *Les Écritures gabonaises, Histoire, Thèmes et langues, le genre novelliste et les formes brèves*, Libreville, Les Éditions du CENAREST, pp. 81-103.
- MBONDOBARI Sylvère, (2005), « Fragmentation de la ville et du personnage dans le roman francophone d'Afrique. Le cas de *Tous les chemins mènent à l'autre* de Janis Otsiemi », Bertrand GERVAIS et Christina HORVATH (dir.), *Écrire la ville*, Université du Québec à Montréal, figura Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll « Figura », n° 14, pp. 45-62.
- MINKO MVE Bernardin, (2007), « Crimes rituels et criminologie des valeurs », Bernardin MINKO MVE (dir.), *Manifeste contre les crimes rituels*, Paris, L'Harmattan, pp. 73-108.
- MOUNZEO Régis Carl, (2023), *De l'éco-laideur dans les romans d'Irène Frain et Jean-Christophe Rufin*, Thèse de doctorat en Littérature, Université Omar Bongo.
- NGAWANDJI Brigitte Nicole, (2013), « Dynamique spatiale de l'urbanisation et risques urbains à Libreville de 1960 à nos jours », ALLOGHO NKOGHÉ (dir.), *Libreville, la ville et sa région, 50 ans après Guy Lasserre. Enjeux et perspective d'une ville en mutation*, Paris, Éditions connaissances et savoirs, pp. 163-193.
- OBAME Fabiola, (2019), « Transmission initiatique et conscience écologique dans les nouvelles, de Ludovic Obiang », *Voix Plurielles*, n° 16 (2), pp.74-87.
- OBIANG Ludovic, (2001), « On a perdu monsieur Paul, N. Djedanoum (textes réunis par), *Amours des villes, villes africaines*, Paris, Éditions Dapper, pp. 53-90.
- OBIANG Ludovic, (2020), « Un arbre en travers de la route », Judicaël GNANGUI (textes réunis par), *Les Écritures gabonaises, Histoire, Thèmes et Langues, le genre novelliste et les formes brèves*, Libreville, Les Éditions du CENAREST, pp. 281-297.
- RENOMBO Steeve R., (2013), « La poétique de l'enfer dans *Afép, l'étrangleur séducteur* », Steeve R. RENOMBO et Didier TABA ODOUNGA (dir.), *L'écriture insurgée : essai sur l'œuvre romanesque d'Honorine Ngou*, Libreville, Odem, pp. 109-116.
- RENOMBO Steeve, 2011, « Libreville empire des signes... », Clément MOUPOUMBOU (dir.), *Parole et regard dans le roi de Libreville de Jean Divassa Nyama*, Paris, Alpha-Omega, pp. 87-102.
- TABA ODOUNGA Didier, (2013), « Libreville et Brazzaville comme espace de fiction dans les nouvelles d'Auguy Makey », Pierre NDEMBY MAMFOUMBY et



Pierre Claver MONGUI (dir.), *Ces espaces littéraires sans frontières. De la critique gabonaise aux études francophones actuelles*, Libreville, Odem, pp. 150-182.

TABA ODOUNGA Didier, (2016), « Nature et Altérité dans le roman gabonais », *Regalish*, n°1, pp. 6-14.

ZIMA Pierre, 1985, *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard.

Cahier De La Recherche Africaine

REVUE PLURIDISCIPLINAIRE : LETTRES, ARTS ET SCIENCES
HUMAINES

Université Omar Bongo



TOGETHER WE REACH THE GOAL

Revue indexée

Scientific Journal Impact Factor (SJIF)

<https://sjifactor.com/passport.php?id=23299>

Impact Factor : 5,338

Année 4 - N°6 - Jan-2026

**BP: 17004, Université Omar Bongo
Libreville (Gabon)**

revue.cra@revue-cra.com / cra.uob@gmail.com

www.revue-cra.com

**ISSN : 2958-5805 (E)
2958-5813 (P)**

**Tel : (+241) 077853540 / 066600380 /
(+33) 0647489781
gnkeditons.gab@gmail.com**



ISBN : 979-8-24155-548-9



9 798241 555489